

DU CONGRÈS DE PRAGUE (1848) AU CONGRÈS DE MOSCOU (1867)

Author(s): GEORGES LUCIANI

Source: *Revue des études slaves*, Vol. 47 (1968), pp. 85-93

Published by: Institut d'études slaves

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/43270377>

Accessed: 12-10-2020 13:33 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Institut d'études slaves* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue des études slaves*

# DU CONGRÈS DE PRAGUE (1848) AU CONGRÈS DE MOSCOU (1867)

PAR

GEORGES LUCIANI

Le Congrès de Prague (1848) et le Congrès de Moscou (1867) sont deux jalons importants dans l'histoire des Slaves au XIX<sup>e</sup> siècle.

Notre propos est d'examiner quels ont été, entre ces deux dates-repères, les efforts des Slaves vers l'indépendance, quelle a été l'évolution des rapports inter-slaves et quels ont pu être les progrès ou les reculs, apparents ou réels, de l'idée de solidarité slave face aux menaces émanant des Allemands et des Magyars malgré l'incompréhension ou parfois même l'hostilité de certains Slaves.

Ces deux congrès n'ont ni l'un ni l'autre réuni des représentants de tous les peuples slaves. L'un et l'autre comportait une exception notable. Les Russes étaient absents du premier, car Bakounine ne représentait que lui-même <sup>(1)</sup>. Le second ne comptait dans ses rangs aucun Polonais. Entre les deux avait eu lieu l'insurrection de 1863; les Polonais restaient irrécyclables en face des Russes indignés et la haine mutuelle des deux peuples était un sujet de préoccupation et une cause de division chez les autres Slaves (en particulier chez les Tchèques) <sup>(2)</sup>.

Ni l'un ni l'autre congrès n'était donc « panslave ». Se réclamaient-ils d'une idéologie « panslaviste » ? Le premier, certainement pas, en dépit des accusations maintes fois proférées à son adresse par les Allemands et les Magyars.

<sup>(1)</sup> Voir sur cette question l'ouvrage du Dr Václav Čejchan : *Bakounine v Čechách*, Prague, 1928.

<sup>(2)</sup> L'insurrection polonaise de 1863 eut son écho et son contre-coup en Europe Centrale et dans les Balkans. Tandis que la Prusse appuyait la Russie et que l'Europe occidentale était dans son ensemble antirusse et polonophile, l'Autriche officielle adopta une attitude équivoque, mais en fait assez favorable aux insurgés polonais, et le gouvernement de Vienne alla jusqu'à s'associer à une démarche diplomatique franco-anglaise. L'opinion tchèque se divisa, le parti vieux-tchèque (Palacký, Rieger, Brauner) étant favorable aux Russes, le parti jeune-tchèque soutenant la cause des Polonais. Chez les Serbes, la vieille génération resta fidèle à sa russophilie, tandis que la jeunesse s'enthousiasmait pour les insurgés.

Quant au second, il faut distinguer l'attitude très réservée et prudente des milieux officiels tsaristes et celle, moins circonspecte et parfois même inconsidérée, de plusieurs personnalités russes. D'où l'article retentissant de J. Klaczko dans la *Revue des Deux Mondes* <sup>(1)</sup>.

Le premier congrès repoussait expressément les accusations de « séparatisme, panslavisme, russisme » et affirmait en termes non équivoques le loyalisme des peuples slaves d'Autriche envers la Maison de Habsbourg-Lorraine.

Dans l'explication (Erklärung), cette sorte de mise au point rédigée en allemand par Palacký et publiée par le Comité préparatoire à l'intention des peuples non-slaves d'Autriche le 5 mai 1848, on peut lire :

... Nous déclarons ouvertement et solennellement que nous sommes fermement et inaltérablement résolus à conserver intacte notre antique fidélité à la dynastie des Habsbourg-Lorraine qui règne sur nous héréditairement en vertu des principes constitutionnels et à assurer par tous les moyens en notre pouvoir le maintien de l'intégrité et de la souveraineté de l'État impérial autrichien. Nous rejetons donc par avance là d'où elles viennent, c'est-à-dire dans le domaine du mensonge et de la calomnie toutes les suspicions qui ont pu surgir de prétendus séparatisme, panslavisme, russisme et autres formules de ce genre, quelles qu'elles soient... <sup>(2)</sup>.

En juin 1848, le manifeste aux peuples européens déclarait :

Les ennemis de notre nationalité ont réussi à effrayer l'Europe en agitant l'épouvantail d'un panslavisme politique qui menace, selon eux, de détruire tout ce qui a été acquis jusqu'ici à la liberté, la civilisation et l'humanité <sup>(3)</sup>.

Dans sa fameuse lettre du 11 avril 1848 au Parlement de Francfort, Palacký prenait position contre l'éventualité d'une monarchie universelle tsariste :

Tout comme les Allemands qui me tiennent à tort pour leur ennemi, il y a bien des gens en Russie qui me considèrent comme ennemi des Russes. Je ne le suis pas... [mais] la seule possibilité d'une monarchie russe universelle n'a pas d'adversaire et d'opposant plus résolu que moi, non pas parce que ce serait une monarchie russe, mais parce que ce serait une monarchie universelle <sup>(4)</sup>.

Quant à l'attitude de la Russie officielle vis-à-vis du panslavisme, elle n'avait pas changé. Nicolas I<sup>er</sup> lui était toujours hostile. Il en redoutait les tendances démocratiques et n'entendait pas se brouiller avec les souverains voisins de Prusse et d'Autriche qui comptaient des Slaves parmi leurs sujets en poussant ces derniers à la révolte. S'il avait été bien disposé pour les Slaves d'Europe Centrale, il aurait pu au cours des années 1848-1849 détruire l'Empire d'Autriche, lui donner le coup de grâce à une époque où la Cour de Vienne était

<sup>(1)</sup> Julian Klaczko, « Le Congrès de Moscou et la propagande panslaviste », *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1<sup>er</sup> septembre 1867.

<sup>(2)</sup> Voir les textes tchèque et allemand dans Žáček, *Slovanský sjezd v Praze roku 1848, Sbírka dokumentů*, Prague, 1958, p. 51 et 52.

<sup>(3)</sup> Texte tchèque dans Žáček, p. 358 et suite.

<sup>(4)</sup> Le texte de cette lettre a été reproduit maintes fois ; on le trouvera à la suite de *Idea státu rakouského*, annexe A, « Psaní dne 11 dubna 1848 do Frankfurtu », p. 108.

en plein désarroi et ainsi libérer les Slaves. Tout au contraire, il sauva le trône des Habsbourg en écrasant la révolution hongroise. La solidarité entre les puissances copartageantes l'avait facilement emporté sur la solidarité slave (dont Nicolas I<sup>er</sup> n'avait qu'une idée confuse et qui ne devait s'exercer tout au plus qu'en faveur des Slaves orthodoxes des Balkans). Fidèle à l'esprit de la Sainte-Alliance, il entendait s'opposer en tous lieux aux mouvements révolutionnaires.

Comme nous le verrons plus loin, sous Alexandre II, la cour de Russie, tout en observant une attitude plus nuancée et en évitant de heurter un secteur important de l'opinion publique, restait fidèle aux principes de Nicolas I<sup>er</sup>.

### L'AUSTROSLAVISME DE PALACKÝ

Le premier congrès fut animé par l'austroslavisme des dirigeants tchèques. Déjà dans sa lettre, citée plus haut, au Parlement de Francfort, énumérant les raisons de son refus d'y participer, Palacký écrivait :

... Vous voulez affaiblir à jamais, rendre même impossible l'existence de l'Autriche comme État indépendant; or le maintien, l'intégrité, l'affermissement de l'Autriche sont d'une extrême importance non seulement pour mon peuple, mais pour l'Europe entière et même pour l'humanité et la civilisation elle-même <sup>(1)</sup>.

L'appel aux Slaves d'Autriche lancé le 1<sup>er</sup> mai 1848 et comportant parmi d'autres les signatures de Palacký, Šafařík et Rieger reprenait le même thème :

... Les nations européennes s'entendent et se groupent. Les Allemands pour s'unir ont convoqué à Francfort un Parlement qui insiste pour que la monarchie autrichienne lui cède de son indépendance tout ce qui est nécessaire à l'unité germanique, que cette monarchie entre dans le nouvel Empire allemand avec tous ses territoires non hongrois. Une telle façon d'agir ne détruirait pas seulement l'unité de l'Autriche, mais aussi l'union et l'indépendance des peuples slaves dont la nationalité se trouverait ainsi mise en danger <sup>(2)</sup>.

Enfin, le manifeste aux peuples européens, voté par le congrès le 12 juin 1848 déclarait :

... Nous fondant sur la conviction que le puissant courant intellectuel de notre époque exige des formations politiques nouvelles et que l'État doit être rebâti, sinon dans des frontières nouvelles, du moins sur de nouvelles bases, nous avons proposé à l'Empereur d'Autriche sous le gouvernement constitutionnel duquel nous vivons pour la plupart, que cet État en tant qu'impérial, se transforme en une fédération de nations égales en droits, lequel État veillerait tant aux divers besoins de celles-ci qu'à l'unité de la monarchie <sup>(3)</sup>.

(1) *Idea státu rakouského*, p. 106.

(2) *Žáček*, p. 48.

(3) *Žáček*, p. 360.

En 1865, Palacký dans son *Idée de l'État autrichien* <sup>(1)</sup> formule une fois de plus son programme fédéraliste.

En 1866, après Sadowa, malgré les nombreux manquements à la parole donnée dont la Cour de Vienne s'était rendue coupable depuis 1848, les Tchèques (de crainte d'être absorbés par la Prusse victorieuse) manifestèrent une fois de plus leur loyalisme à l'égard de l'Autriche.

Il faudra attendre l'immense déception que constituera pour eux le compromis austro-hongrois de 1867 <sup>(2)</sup> pour constater un changement dans l'attitude des dirigeants tchèques à l'égard de l'Autriche <sup>(3)</sup>.

#### ŠTÚR EST L'ARDENT ADVERSAIRE DE L'AUSTROSLAVISME

En revanche, dès 1848, pendant le Congrès de Prague, le Slovaque L'udovít Štúr s'oppose vivement à toute idée de défendre l'existence de l'Autriche et dans un discours véritablement prophétique, il prévoit qu'un jour ou l'autre, la Cour de Vienne se jettera dans les bras des Magyars.

A la séance de la Section tchécoslave (c'est-à-dire tchécoslovaque) en date du 3 juin 1848, le Dr Josef Frič <sup>(4)</sup> ayant déclaré :

... Sans aucun doute, nous sommes tous d'accord pour penser que notre but principal est la conservation de l'Autriche, nous ne différons que sur les moyens... <sup>(5)</sup>.

Štúr réplique vivement :

Notre but devrait être de conserver l'Autriche ? Notre but est de nous conserver nous-mêmes. D'abord servir nos intérêts, puis ceux des autres. Tout le temps que l'Autriche a été debout, nous avons moi-même. Que dirait le monde si nous ne nous soucions de rien d'autre que de conserver l'Autriche ? La chute de l'Autriche n'entraîne pas la nôtre... Le gouvernement autrichien est jusqu'ici en terre allemande et donc il est allemand ; nous devons le forcer à se transporter en terre slave. Les territoires slaves ne sont pas encore réunis ni même encore autonomes pour pouvoir conclure quoi que ce soit. Seuls les Tchèques, les Moraves et les Polonais jouissent d'une certaine autonomie ; les Slaves de Hongrie n'en ont aucune. Nous appartenons à la Diète de Hongrie. Que pouvons-nous attendre de celle-ci ? Tout d'abord doit être rompue la situation en Hongrie ; la prépondérance des Hongrois doit être détruite. C'est notre tâche principale. Les Magyars veulent par tous les moyens devenir la puissance centrale autrichienne et c'est pour cela qu'ils invitent l'Empereur à aller

<sup>(1)</sup> En 1865, Palacký reprenant et complétant des idées antérieurement exposées, publia en tchèque son *Idée de l'État autrichien* (*Idea státu rakouského*). Une traduction allemande parut en 1866 (*Die Oesterreichische Staatsidee*).

<sup>(2)</sup> L'ouvrage fondamental sur cette question est celui de Louis Eisenmann : *Le Compromis austro-hongrois de 1867, Étude sur le dualisme*, Paris, 1904.

<sup>(3)</sup> Cependant, dès 1865 dans son *Idée de l'État autrichien*, Palacký avait écrit cette phrase significative et prophétique : « Nous existions avant l'Autriche. Nous existerons après elle ».

<sup>(4)</sup> Josef Frič (1804-1876), avocat à Prague. Ne pas le confondre avec son fils Josef Václav Frič (1829-1891), le révolutionnaire tchèque bien connu, qui passa la plus grande partie de sa vie dans l'émigration, fut l'ami de Louis Leger, et a laissé trois volumes de *Mémoires* (*Paměti*).

<sup>(5)</sup> Texte tchèque dans *Žáček*, p. 248.

en Hongrie. Le Gouvernement a peur des Magyars et les Allemands aussi; c'est pourquoi on ne peut rien leur refuser. C'est pourquoi, nous aussi, devons procéder avec énergie. Prenons garde que le Gouvernement ne se jette dans les bras des Magyars. Il est une autre difficulté à conserver l'Empire d'Autriche et c'est que les Allemands de Francfort veulent attirer l'Autriche à eux. Il y aura donc d'une part les Magyars; d'autre part les Allemands; or les Allemands ont depuis longtemps de l'antipathie pour nous, ce qui fait qu'ils sont enclins à fraterniser avec les Magyars. S'ils s'unissent et conservent la prédominance en Autriche, qu'en sera-t-il de nous ? Nous n'avons pas encore de communautés slaves autonomes en Autriche. Déclarons que nous voulons en tant que communautés slaves autonomes unies être placés sous l'Empire autrichien. Ne disons pas que nous voulons conserver l'Autriche ni créer un Empire slave-autrichien, car cela nous fera perdre toutes les sympathies des peuples européens. Disons que nous voulons en tant que communautés slaves autonomes être placés sous le gouvernement autrichien : de cette façon nous mettons l'accent sur les Slaves, à ce moment-là le Gouvernement peut vivre avec eux. C'est pourquoi nous devons faire échouer la force des Magyars aussi longtemps que les Magyars ont la prépondérance; si les Tchèques sont paralysés, c'est en vain qu'ils essaieront d'amener le cabinet autrichien à une politique slave. Je propose cette motion : 1° Que nous voulons constituer des communautés slaves unies en Autriche; 2° Et qu'aussitôt après on s'emploie à faire en sorte que le Gouvernement autrichien fasse échouer la prépondérance magyare <sup>(1)</sup>.

Au cours de la même séance, il fait des déclarations encore plus violentes :

... Je suis même hostile au nom même de l'Autriche sur lequel pèse une sanglante malédiction... Nous voulons nous gouverner nous-mêmes, tout le reste nous sera donné par surcroît... Le Danube est un fleuve slave, nous devons nous approprier le Danube; alors nous aurons accès au midi de l'Europe; ne nous contentons pas de vouloir le maintien de l'Autriche, nous perdrons, je le répète, les sympathies de tous les peuples libres. Qu'est-ce que l'Autriche ? C'est la quintessence de la servilité, de l'espionnage et autres saletés. Tchèques, qu'a fait de vous l'Autriche ? Elle vous a envoyés en Pologne pour être les instruments du Gouvernement le plus honteux... Ne nous dissimulons rien. C'est la suprême dérision que ce soit précisément nous qui souhaitions conserver l'Empire autrichien; si nous voulions cela, il nous faudrait partir en guerre contre les Italiens, contre les Polonais et peut-être contre nous-mêmes... <sup>(2)</sup>.

Dans sa dernière œuvre écrite en allemand vers la fin de sa vie <sup>(3)</sup>, il va jusqu'à attribuer à Palacký et ses amis des visées d'hégémonie sur les Slaves de la Monarchie et considère leur action au Congrès de 1848 comme une manœuvre dans ce sens. Il s'en prend assez vivement au grand historien tchèque :

... La pensée de faire de l'Autriche un point d'appui pour les peuples slaves d'Europe centrale naquit dans des têtes tchèques; elle fut très précisément l'œuvre de l'historiographe tchèque Palacký, homme érudit certes, et sérieux, mais pauvre

(1) Žáček, p. 248.

(2) *Ibid.*, p. 253.

(3) *Das Slavenhum und die Welt der Zukunft* (Les Slaves et le Monde de l'avenir), message envoyé aux Slaves des rives du Danube par Štúr. Cet ouvrage a été traduit deux fois en russe : 1° en 1867, par Vladimir Lamanskij; 2° en 1909, par K. J. Grot et T. D. Florinskij. Le texte original allemand n'a été publié qu'en 1931 à Bratislava par le Dr Josef Jirásek.

d'idées et de vues bornées qui, d'ailleurs, en concevant cette pensée, s'engagea dans le sillage de l'aristocratie tchèque cramponnée à l'Autriche. Cela ouvrait aux Tchèques une perspective d'hégémonie sur les peuples slaves d'Autriche et même, qui plus est, la perspective d'une mutation de l'Autriche allant dans leur sens qui nécessairement eût mis le pouvoir entre leurs mains; aussi se saisirent-ils de cette pensée d'autant plus qu'étant catholiques, ils subissaient l'attraction de l'Autriche...<sup>(1)</sup>.

Il poursuit en affirmant que « les Tchèques convoquèrent en toute hâte le Congrès slave dont on a tant parlé, car ils se proposaient d'inciter tous les autres Slaves d'Autriche à marcher dans le même sens qu'eux » :

A ce Congrès, les Tchèques déployèrent la plus grande activité en faveur de leur doctrine et la firent absorber de force pour ainsi dire par les peuples frères; encore que maints congressistes ne fussent pas convaincus que ce fût là la bonne solution et que d'ailleurs ils aient été empêchés, du fait de la clôture du Congrès entraînée par le bombardement de Windischgrätz, de s'expliquer et de se faire entendre comme il convenait, mais ils cédèrent plutôt sans mot dire sous la pression des circonstances aux instances des Tchèques et se comportèrent pour la plupart dans ce sens au cours des troubles qui ne tardèrent pas à éclater. Comment tout cela a fini ? Qui a recueilli les fruits ? Tout le monde le sait. Les espoirs ont été déçus, les cœurs austro-slaves sont dans la désolation et le promoteur de cette politique, Palacký, que les Autrichiens qualifient de radical, passe pour l'ennemi du Gouvernement qu'il a, plus que quiconque, tiré d'embarras...<sup>(2)</sup>.

#### ENTRE LES DEUX CONGRÈS

Entre les deux Congrès, l'Empire d'Autriche, après une longue période de réaction (1849-1859), entre dans une ère constitutionnelle ouverte par les défaites d'Italie et, à la suite de la guerre avec la Prusse (1866), s'achemine vers une modification de ses structures intérieures : le compromis de 1867 crée une Autriche-Hongrie.

Pendant la période d'absolutisme, les divers peuples slaves de la Monarchie durent lutter séparément et en ordre dispersé pour préserver leur existence individuelle. La vie publique semblait avoir disparu. Toute action commune était devenue impossible. L'idée de solidarité slave qui avait été un des thèmes du Congrès de 1848 passa au dernier plan et sembla abandonnée.

Après la chute de Bach, les dirigeants tchèques Palacký et Rieger essaient sans succès de faire accepter leur plan de « fédéralisation » de l'Autriche et le compromis de 1867, qui ne tient aucun compte des revendications des Slaves, les amène à placer tous leurs espoirs dans une Russie qui a beaucoup changé et qui est désormais plus perméable aux idées de solidarité slave.

Sans doute Alexandre II reste-t-il fidèle aux idées de son père et les propos qu'il tient en juillet 1868 à l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie montrent-ils qu'il regarde le mouvement panslaviste comme dangereux<sup>(3)</sup>. L'ambassadeur

(1) *Das Slaventhum*..., éd. Jirásek, p. 185.

(2) *Ibid.*, p. 186 et 187.

(3) Voir les documents tirés des archives de Vienne et publiés par Karel Kazbunda dans *Pout' Čechů do Moskvy 1867 a rakouská diplomacie*, Prague, 1924.

eut l'impression que le Tsar était visiblement inquiet et très éloigné de vouloir l'appuyer. Mais il n'osait pas s'y opposer ouvertement.

C'est que la Russie était entrée dans l'ère des réformes. La mort de Nicolas I<sup>er</sup> et la défaite de Crimée avaient ouvert une période de changements profonds et l'opinion publique, travaillée par les Slavophiles (dont une branche évoluera vers le panslavisme), n'était plus aussi ignorante des problèmes slaves que par le passé. Son intérêt s'était enfin éveillé pour « les frères du même sang et de la même foi ».

Déjà sous Nicolas I<sup>er</sup>, plusieurs jeunes savants Bodjanskij, Sreznevskij, Preiss, Grigorovič avaient été envoyés de 1837 à 1844 dans les pays slaves par le ministère russe de l'Instruction publique pour y parfaire leur formation de slavistes. Ils avaient pris contact avec des savants comme Šafařík et Kopitar, des écrivains comme Jan Kollár, etc. Ils devaient à leur retour en Russie occuper des chaires dans diverses universités, former des élèves, répandre des connaissances qui, pour la société russe d'alors, étaient toutes nouvelles <sup>(1)</sup>.

Tout autre fut l'action de Pogodin <sup>(2)</sup>. Ce dernier fit, lui aussi, de nombreux voyages dans les pays slaves et entra en relations avec les personnalités marquantes de ces pays. Il traduisit de l'allemand en russe le célèbre traité de Jan Kollár sur la « solidarité littéraire » des Slaves <sup>(3)</sup> (*Über die literarische Wechselseitigkeit zwischen den verschiedenen Stämmen und Mundarten der Slawen*) montrant ainsi son intérêt pour les questions slaves. Plus habile que les slavophiles Ivan Aksakov et Jurij Samarin (arrêtés pendant quelques jours en 1849), il se garda bien de s'opposer ouvertement à la politique officielle qu'il savait hostile au slavophilisme et au panslavisme, mais il essaya de l'infléchir de l'intérieur en envoyant au Tsar et au ministre de l'Instruction publique de nombreux memoranda confidentiels dans lesquels il préconisait une union des Slaves sous l'égide du Tsar de Russie. N'ayant guère d'espoir de changer l'attitude de Nicolas I<sup>er</sup>, il essaya de gagner à ses vues l'héritier du trône, le futur Alexandre II.

La guerre de Crimée amena de l'eau à son moulin. Ulcérés par la « noire ingratitude » de la Cour de Vienne pendant le conflit <sup>(4)</sup> et inquiets de l'isole-

(1) Sur les détails de ces voyages, voir Jagić, *Istorija slavjanskoj filologii*, SPb., 1910.

(2) Michel Petrovič Pogodin (1800-1875), professeur d'histoire à l'Université de Moscou, président du Comité slave de 1861, rédacteur en chef de revues.

(3) Le texte tchèque de ce traité parut en 1836 dans la revue *Hronka*. Le texte allemand beaucoup plus développé parut en 1837. Voir l'édition Weingärt : Jan Kollár, *Rozprawy o slovanské vzájemnosti*, Prague, 1929.

(4) Sur les raisons de cette « ingratitude », Karel Kazbunda écrit : « Le cabinet de Vienne redoutait une lutte sur les fronts intérieur et extérieur. On craignait en cas de guerre avec la France et l'Italie non seulement pour la tranquillité des provinces italiennes, mais aussi une nouvelle insurrection des Magyars dont on avait récemment senti le poids et l'importance et peut-être une révolte des Slaves du Sud » (*Pout' Čechů do Moskvy 1867 a rakouská diplomacie*, Prague, 1924, p. 10). Le mot « ingratitude » aurait été employé à cette occasion par le prince Felix Schwarzenberg, ministre autrichien des Affaires étrangères en 1849 : « Wir werden die Welt durch die Grösse unserer Undankbarkeit in Erstaunen setzen ! ». Schwarzenberg a toujours nié avoir prononcé cette phrase.



ment de la Russie, maints Russes en quête d'alliés sûrs crurent les trouver parmi les Slaves opprimés d'Autriche et de Turquie.

Le gouvernement n'osa pas s'opposer ouvertement à ces nouvelles tendances qui prirent de plus en plus d'ampleur et qui comptaient des partisans parmi les membres de la famille impériale et les hauts fonctionnaires. D'où la création à partir de 1856 de plusieurs comités slaves de bienfaisance dont l'objet était de venir en aide aux Slaves orthodoxes des Balkans par des secours en argent pour la construction de leurs églises et de leurs écoles, et l'attribution de bourses d'études aux jeunes qui viendraient à Moscou pour faire leurs études. Plusieurs slavophiles connus, Samarin, Chomjakov furent au nombre des fondateurs du Comité dont la création fut approuvée en janvier 1858 et dont le Tsar permit que l'héritier du trône acceptât le patronage.

D'où aussi certaines tendances panslavistes qui devaient se manifester à l'occasion du Congrès de 1867, dans les discours du prince Čerkasskij, de Pogodin, du poète Tjutčev et d'autres.

Ce n'est probablement pas par hasard que la traduction russe de l'ouvrage du Slovaque Štúr, auquel nous avons fait plus haut quelques emprunts, *Das Slawenthum und die Welt der Zukunft*, préconisant l'union de tous les peuples slaves sous l'égide du tsarisme russe parut en Russie en 1867, l'année du Congrès et du Compromis austro-hongrois.

Elle devait être suivie en 1869 par la publication dans la revue *Zarja* du livre bien connu de Nicolas Jakovlevič Danilevskij (ancien *petraševec* comme Dostoevskij), *La Russie et l'Europe*. Dans ce livre, Danilevskij oppose la Russie et l'Europe considérées comme deux mondes irrémédiablement hostiles, préconise et annonce une union panslave sous la direction de la Russie, maîtresse de Constantinople, la langue russe devant devenir la langue commune des Slaves. Ses idées trouvèrent des partisans enthousiastes, comme l'historien K. N. Bestužev-Rjumin et le publiciste Strachov, et des adversaires déterminés comme Vlad. Solov'ev. Elles donnèrent lieu à de vives polémiques. Il est fort possible que Danilevskij ait eu connaissance de la traduction russe du livre de Štúr. Notons que le nom de Štúr est cité dans *La Russie et l'Europe* (p. 443) avec ceux de Chomjakov, Pogodin, Hanka et Kollár parmi les personnalités qui considèrent l'union des Slaves comme leur idéal politique.

## RÉSULTATS DES DEUX CONGRÈS

Il faut bien constater que les deux Congrès n'enregistrèrent aucun résultat concret en ce qui concerne l'organisation des Slaves pour la défense commune de leurs intérêts. Mais il faut ajouter aussitôt que l'un et l'autre donnèrent aux Slaves une plus grande confiance en eux-mêmes, appuyée sur le sentiment de leur nombre et l'espérance d'une action désormais commune et une plus ferme assurance pour faire face aux difficultés et aux dangers de leur position et pour résister aux forces hostiles à leur cause. Le manifeste aux peuples européens n'avait pas tort de souligner l'importance du Congrès de Prague :

Pour la première fois depuis que notre nom est apparu dans l'Histoire, les membres dispersés d'une grande race se sont réunis, venus en grand nombre de pays lointains pour se reconnaître en tant que frères et délibérer pacifiquement sur leurs intérêts communs <sup>(1)</sup>.

Les Slaves d'Autriche étaient sortis de leur léthargie séculaire et on ne pourrait plus dès lors les dominer facilement comme par le passé. Le chemin qui devait les conduire à l'indépendance nationale était encore long à parcourir, mais le résultat final ne pouvait faire de doute.

Le Slave longtemps opprimé relève la tête, secoue le joug de la violence et réclame d'une voix puissante son antique héritage, la liberté. [Il est] fort par le nombre qu'il représente, plus encore par sa volonté et par la récente union fraternelle de tous ses peuples <sup>(2)</sup>.

Le second congrès fut certainement plus important encore, car malgré les réticences embarrassées des officiels, la « puissance invitante » était bien en fait la grande Russie qui, pour la première fois, semblait vraiment s'intéresser aux Slaves. S'il ne fut pas suivi de résultats concrets, il fut encourageant aussi bien pour les Russes que pour les Slaves non-russes, désormais sûrs les uns et les autres de n'être pas complètement isolés dans une Europe hostile.

Le 28 mars 1867 Aksakov écrivait non sans raison dans sa revue *Moskva* :

Il y a déjà eu des réunions slaves dans le passé, spécialement en 1848 à Prague, mais elles n'ont pas eu d'importance. *Nous* n'étions pas là. Il n'y avait pas de représentants de ce peuple slave qui, par la grâce de Dieu, a seul conservé son indépendance, a fondé le plus puissant État du monde et auquel Dieu a assigné une tâche grandiose : travailler à la libération et la renaissance de ses frères opprimés et réduits en esclavage. Il n'y a pas en Russie de désir d'usurpation, pas de pensée de domination politique. La Russie ne désire que la liberté de l'esprit et de la vie pour les peuples slaves qui sont restés fidèles à la fraternité slave <sup>(3)</sup>.

Ce n'était pas là tout à fait paroles en l'air. La guerre russo-turque de 1877-1878 allait le montrer.

Faculté des Lettres et Sciences humaines de Bordeaux.

(1) Texte tchèque dans Žáček, p. 358.

(2) Texte tchèque du manifeste aux peuples européens dans Žáček, p. 359.

(3) Cité par Michael Boro Petrovich dans *The Emergence of Russian Pan Slavism, 1856-1870*, New York, 1956, Columbia University Press, p. 201.